

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Le Rhin monumental et pittoresque

Francfort à Constance

Stroobant, François

Bruxelles, 1860

Baden-Baden

[urn:nbn:de:bsz:31-54380](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-54380)

BADEN-BADEN.

Si nous faisons un livre au lieu d'écrire modestement le texte d'un album, nous consacrerions à Baden-Baden un volume, sans toutefois épuiser le sujet. — Et d'abord quel saisissant contraste avec les tableaux qui précèdent! Après avoir salué respectueusement les reliques de tant de grandeurs déchues, nous entrons de plain-pied dans le bruit, le mouvement, la vie fiévreuse d'une ville de plaisirs, de luxe, de dissipation. Nous avons vu jusqu'ici défiler des fantômes de princes, de seigneurs, de grandes dames. C'était presque, en vérité, la danse des morts d'Holbein.

Voici les morts ressuscités, rajeunis et s'agitant en pompeux attirail au bruit d'un joyeux orchestre. A la place des ruines désertes, des manoirs abandonnés, des caveaux solitaires, voici des lieux peuplés d'hôtes charmants, de grandes salles hantées par de gais convives; au lieu de l'écho sinistre des armures sous les voûtes historiques, le cliquetis de l'or, le choc des verres, le bruit des chansons. — La nature aussi dans ces environs se revêt d'un éclat tout particulier. A ce nom de Schwarzwald (Forêt-Noire) l'imagination se remplit de lugubres pensées; on croit voir surgir tout un monde de sombres légendes; on se perd au sein d'une nature sauvage, dans ces bois mystérieux et terribles où les druides cueillaient le gui sacré, où les prêtresses du dieu Teutsch préludaient par leur chant au sacrifice des victimes humaines. — Rien de plus menteur que ces pressentiments. Rien de plus riant, de plus aimable, de plus gracieux que les sites de la Forêt-Noire. Des coteaux tapissés de taillis superbes, de riches campagnes bordées d'arbres dont les branches s'affaissent sous le poids des fruits, des routes splendides que longe par intervalles un ruisseau murmurant dans les roches; çà et là de riches villages habités par une population naïve, heureuse, avenante; des horizons qui rappellent les plus imposants spectacles de l'Oberland bernois, telle est la nature qui par un chaud soleil de juillet sourit aux yeux du voyageur. — Aussi Bade est charmant avec son kursaal, ses toilettes élégantes, ses orchestres sans rivaux, ses jardins, ses villas princières; mais si la déesse est ravissante, elle doit beaucoup à sa ceinture émaillée de ces bijoux qu'on appelle Eberstein, Allerheyligen, Lichtenthal, Alten-Schloss, le Mummelsée.

Nous n'avons pas à décrire ici les délices de la ville d'eaux, ni à chanter la gloire de la roulette, nous recherchons les monuments et les sites, et c'est dans les environs de la ville elle-même que nous irons les chercher. Baden n'est pas dans Baden : il est tout dans sa magnifique banlieue.

La promenade que l'étranger fait tout d'abord et le plus facilement est celle du Vieux Château; on y arrive en un peu plus d'une demi-heure, par de magnifiques allées de chênes et de sapins. L'on se fait difficilement de loin une idée de la splendide végétation de cette partie de l'Allemagne. Les troncs des arbres séculaires ont la solide majesté des colonnes d'un temple égyptien; leur riche frondaison fait penser à l'immense envergure des mancenilliers sous les tropiques. Par moments, à travers l'épais treillage formé par les tiges perpendiculaires des pins gigantesques, on aperçoit la vallée dans laquelle la ville est couchée comme un oiseau dans son nid.

Le Vieux Château lui-même est digne du cadre dans lequel l'ont placé les premiers margraves de Bade. Tombé en ruines comme la plupart des burgs du Rhin, il n'en a pas moins conservé un imposant aspect. Du haut de ces tours le regard plonge dans une vallée profonde, peuplée de riches villages, et remplie de sapinières dont les cimes étroitement rapprochées forment un immense baldaquin de velours vert.

Une autre poétique excursion est celle du château d'Eberstein. — Pour y arriver on gravit pendant deux heures par une route formant spirale le long de la montagne, les coteaux boisés de la vallée de la Murg. En sortant de Bade on suit d'abord, pendant plus d'un quart de lieue, une superbe allée de chênes qui mène au couvent de Lichtenthal. Des deux côtés de la route, des jardins d'un goût exquis encadrent de riches villas habitées en été par l'élite de l'aristocratie de l'Europe. Le couvent, près duquel on a découvert tout récemment des bains romains, a été fondé il y a plus de cinq siècles. Reconstitué au dix-septième, il a été sauvé par l'intervention miraculeuse de la Vierge, de la « furia française, » plus heureux en cela que d'autres monuments d'un style plus remarquable et d'une architecture plus ancienne.

Après avoir dépassé ce cloître vénérable dont le courant de l'Oos lave les murs, on monte immédiatement le site rapide qui mène au château dont nous parlions tout à l'heure. Il est peu de paysages, même dans les cantons les plus pittoresques de la Suisse, dont la vue égale l'imposant spectacle de la vallée de la Murg, du haut du mont Eberstein. Les eaux blondes de la rivière se déroulent comme un ruban doré à travers un immense amphithéâtre de bois et de prairies. Tout au bord, les industriels villages de Gernsbach, de Weissenbach et de Hilpertsau sont couchés dans leur lit de châtaigniers et de vignobles. Le regard peut suivre, à une distance de près de huit lieues, la course capricieuse du ruisseau qui, en hiver, devenu torrent, transporte jusqu'au Rhin les bois de la Forêt-Noire. Si l'on élève les regards, on aperçoit, au-dessus de ce magnifique

paysage, les deux monts Staufen, dont le plus grand s'appelle le Mercure, en honneur d'une pierre votive de ce dieu, que l'on a trouvée au sommet. Nous avons contemplé ce point de vue par un temps d'orage. Un ciel noir surplombait les montagnes; des petits nuages blancs couraient en flocons le long des versants boisés, s'accrochant à la cime des pins; les eaux de la Murg avaient passé du blond au roux; dans quelques endroits, la pluie, une vraie pluie de montagnes, tombait par torrents. Le spectacle était vraiment sublime, et devant cette beauté sombre et sauvage on oubliait de regretter le soleil.

Le château d'Eberstein, ainsi nommé en mémoire d'un sanglier (Eber) qu'un margrave tua dans ces lieux, et dont l'image en pierre subsiste encore, sert parfois de résidence d'été au grand-duc de Bade. La façade n'appartient à aucun style bien distinct. Une sorte de clocheton ogival surmonte un porche assez bizarre, mais plein de caractère. Les lucarnes ouvertes dans les murs ont la forme d'un binocle ou d'un 8 couché horizontalement. Cela n'est d'aucune architecture, mais l'ensemble de l'édifice s'harmonise d'une manière si parfaite avec la nature qui l'environne, le lierre, la mousse et les plantes grimpantes, donnent aux murs un aspect si gracieux et si charmant, qu'on se surprend à admirer ce manoir champêtre sans demander à autre chose qu'aux arbres, au ciel, aux nuages, la raison de la satisfaction qu'on éprouve et que partagent les plus insensibles.

Une admiration peut-être plus vive encore s'empare du voyageur quand il se rend par les vallées de Cappel et de Lierbach aux ruines de l'abbaye d'Allerheiligen. Nous avons fait cette excursion par un temps tout différent. Le soleil versait à grands flots sa blanche lumière sur l'herbe des prés et les pampres des collines. On n'entendait dans le profond silence de la nature que le chuchotement de la rivière et le beuglement lointain des bœufs qui traînaient la charrue. Par moment défilaient devant nous des paysans qui, à l'abri de leurs grands chapeaux de feutre, faisaient la cueillette des cerises de la Forêt-Noire. La route courait à travers un immense verger, et l'on eût plus aisément compté les pins sur les montagnes que les fruits des poiriers sur le grand chemin. Après deux heures de marche à travers cette terre promise, on arrive à un bois de sapins que l'on traverse et qui finit brusquement par découvrir aux regards surpris des promeneurs un profond ravin dans lequel se dessinent les arceaux gothiques d'un vieux monument. Ce sont les ruines de l'abbaye, fameuse autrefois parmi les écoles monastiques de la contrée. Entre les pierres de ce monastère écroulé depuis un demi-siècle filtre une onde claire et limpide qui fournit des truites excellentes. Mais là n'est point encore le plus grand charme de ce site fameux. A quelques centaines de pas de l'ancien couvent, la nature nous réserve l'un de ses plus imposants spectacles. Par suite d'un cataclysme inconnu, la montagne que nous avons gravie s'est fendue, et ce ruisseau que nous venons de voir laver si doucement les décombres du couvent écroulé d'Allerheiligen, se précipite comme un torrent dans le précipice, y bondit de roche en roche écumant et superbe, couvrant

de sa voix mugissante tous les bruits de la vallée. Des escaliers taillés dans le roc permettent de suivre les cascades, et, entre deux chutes d'eau, l'on montre au touriste une grotte qui servit d'asile à quelque bohémienne aimée d'un jeune clerc du couvent.

Cette promenade sans doute est grandiose et pleine d'imprévu, mais Baden en offre plus d'une encore non moins digne de l'admiration du touriste. Ici, à trois quarts de lieue de l'Alten Schloss c'est l'Ebersteinburg, vieux donjon qu'assiégea en vain l'empereur Othon le Grand; ailleurs c'est le fort d'Yburg, construit par les Romains sur l'une des plus hautes cimes de la Forêt-Noire, hanté jusqu'à ce jour par les esprits des ténèbres; ailleurs encore c'est le Wildsee, grand lac habité par des naïades qui, pareilles aux sirènes antiques, charment et perdent les voyageurs; ou bien encore le Mummelsee, « le lacus mirabilis » des anciens, ce lac noir et sans fond, d'où sort le ruisseau de Wilde Acher et à la surface duquel, pendant les nuits d'été, les ondines se livrent à des danses gracieuses et fantastiques qui ne cessent qu'avec l'aurore.

Dans ce beau pays il n'est point de pierre, pour ainsi dire, qui n'ait sa légende. Partout les naïves superstitions du peuple ont devancé la fantaisie des poètes, et le recueil de ces croyances primitives formerait un livre plein de verve et de sentiment.

Ainsi quoi de plus simple et de plus charmant que cette légende du diable et de l'ange?

Le diable vient d'apprendre que les missionnaires du Christ enseignent l'Évangile dans la forêt. Il accourt de l'enfer en suivant la voie souterraine des eaux thermales, monte sur un rocher et de là harangue les disciples de la foi nouvelle. Son éloquence les éblouit. Il se laisse séduire par le tableau des jouissances que leur promet Satan. Le culte du démon va l'emporter sur le culte du Seigneur. Mais tout à coup sur un rocher voisin se pose un ange, repliant ses ailes d'azur et tenant à la main un rameau d'or. A son tour il parle, persuade ses auditeurs et les ramène à la foi. La multitude convertie, abandonne le diable et suit le messager divin. Alors Satan, transporté de fureur, s'élançait d'un bond sur l'autre bord de la Murg. Il saisit les rochers, les entre-choque et les brise en éclats, les écrase de son sabot, les broie entre ses dents. Sa colère fait plus de bruit qu'un tremblement de terre, et l'on ne sait ce qui adviendrait si Dieu lui-même ne se mêlait de la querelle, et, prenant le diable dans sa main, ne le jetait sur la rive opposée, où son pied fourchu laisse une trace ineffaçable.

Chaque site des environs de Bade a ainsi son histoire. Dans cent ans sans doute, le Kursaal aussi aura la sienne. Alors aussi on racontera de fantastiques aventures de joueurs ruinés en faisant un pacte avec Satan. Mais jusqu'ici la Banque n'a point sa légende, — et le récit de ses splendeurs serait déplacé dans le livre que nous offrons aujourd'hui au public.

